

Anne Lecap

QUAND LA RÉVOLTE GRONDE



jeunesse

Flammarion

Extrait de la publication

Anne Lecap

QUAND LA RÉVOLTE GRONDE

En 1936, Émilie, quinze ans, quitte sa grand-mère pour travailler à l'usine. Dès le premier jour, elle doit faire face à une discipline de fer, un travail exténuant et un salaire de misère. Bientôt, un jeune cheminot va tout changer : il lui parle de dignité, de grève, de congés payés. Le cœur battant, Émilie s'engage à ses côtés dans le combat solidaire des travailleurs, malgré les risques qu'elle encourt.

« *Son poing serré par la colère ou l'humiliation, parmi des centaines d'autres poings. Des poings levés en signe de lutte contre la misère qui gangrène les vies, contre l'exploitation qui abrutit les âmes et pour le ralliement au Front populaire qui leur promet un avenir meilleur.* »

Flammarion jeunesse

DÈS 11 ANS

QUAND LA RÉVOLTE GRONDE

© Flammarion, 2011
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-4319-4

Extrait de la publication

ANNE LECAP

QUAND
LA RÉVOLTE GRONDE

Flammarion Jeunesse

À Dom

20 août 1936

Hier Mémé s'est arrêtée de respirer. C'est l'odeur du café brûlé qui m'a réveillée. Le carillon indiquait huit heures et demie et c'était ma dernière grasse matinée avant la reprise à l'usine. La cafetière aux hérons chuintait sur la cuisinière en fonte et un parfum âcre s'en échappait. Je l'ai mise dans l'évier en pierre et je me suis avancée à la porte du jardin. Mémé somnolait dans son fauteuil sous le cerisier. Le journal du matin posé sur la table en fer faisait sa Une sur « Le bel été 1936 » avec la photo d'un couple sur un tandem partant pour ses premiers congés payés. Le jardin s'éveillait sous le chant des oiseaux, un beau dimanche s'annonçait. Je me suis approchée de Mémé pour déposer un baiser sur sa tempe. Mémé ne respirait plus.

*

CHAPITRE 1

Quatre mois plus tôt.

La camionnette du marchand de primeurs quitte Privas au petit matin. Elle emporte Émilie loin de la préfecture de l'Ardèche et de sa Mémé. La jeune fille n'a pas l'habitude de voir les paysages défiler si vite, d'entendre le bruit du moteur ; cela change tant du vélo ou de la charrette de Tonio... Les bords de route couverts de givre filent sous son regard, la montagne qui s'éveille aux premiers rayons du soleil semble déjà s'éloigner. M. Der-Loughian est perdu dans ses pensées, il fredonne une chanson de son pays d'origine, l'Arménie. La mélancolie de cet air étreint le cœur d'Émilie. Elle serre sur ses genoux la petite valise que sa Mémé a complétée au dernier moment d'un pot de crème de marrons.

— Tu n'en trouveras pas de la si bonne au Teil, avait affirmé la vieille dame en enveloppant le bocal dans du papier journal.

— Mémé, c'est à moins de quarante kilomètres de Privas, c'est l'Ardèche encore.

— Juste à la limite. De l'autre côté du Rhône, c'est la Drôme. Et puis ils ne sont pas les spécialistes de la châtaigne, nous oui. De toute façon tu n'auras pas le temps de faire des courses aujourd'hui. S'ils te prennent à l'usine tu y seras jusqu'au soir. Mon Dieu, ma chérie, j'en tremble de savoir que tu vas travailler là-bas. C'est un monde si spécial, avec tant de canaille, de gens mal élevés. Même les filles, tu sais.

— Mémé, on en a déjà parlé de nombreuses fois. J'ai quinze ans maintenant, il faut que je gagne ma vie. Et puis ne t'inquiète pas, c'est une entreprise familiale, l'avait rassurée la jeune fille en versant le café dans les grands bols de céramique blanche.

— Des entreprises familiales il n'y a que de ça : Wendel, Lafarge, Michelin, et tiens, Renault, où travaille ton père, ce sont bien toujours des entreprises familiales. Mais il y a tant de syndicalistes qui s'agitent comme lui ! Ah, pourvu que tu ne tournes pas comme ton père.

— Mémé !

— Oui, bon, allez, ne parlons pas de choses qui fâchent. De toute manière je serai seule pour marmonner maintenant.

— Tu as Robert, avait sourit Émilie en désignant le portrait d'un jeune soldat ornant le mur du salon. Au moins il ne te contrarie jamais, lui.

— Oh ! Émilie, ne sois pas insolente ! Un oncle « Mort pour la France », ça se respecte quand même.

Et alors que sa petite-fille mordait dans sa tartine de confiture de prunes, la Mémé avait repris sa tirade rappelant que les étés 1914 et 1916 avaient été les pires de sa vie. En août 1914, on lui avait enlevé son fils et l'ouvrier agricole, tous deux mobilisés pour la guerre. Elle et son mari s'étaient retrouvés avec leur fille Mathilde – la mère d'Émilie – pour mener la ferme du col de l'Escrinet et y tenir l'auberge. Le restaurant, collé au bord de la route de terre et de pierres, offrait une halte aux voyageurs ralliant Privas à Aubenas, sur cette montagne ardéchoise balayée par les vents. La mobilisation générale avait fait l'effet d'un coup de tonnerre en cette période de gros travaux agricoles. Pourtant, tous les gars en âge d'être mobilisés étaient partis, le cœur serré mais la tête haute pour défendre la Patrie injustement agressée par l'Allemagne. Les hommes de plus de quarante-huit ans, les femmes et les enfants avaient continué à travailler, plus dur qu'avant, pour faire vivre la famille et soutenir l'effort de guerre destiné à repousser l'ennemi.

— Mon Robert était un bon gars, avait rappelé la Mémé pendant qu'Émilie nettoyait la toile cirée des miettes de son petit déjeuner. Il avait bien appris les leçons du maître d'école sur le patriotisme, l'amour

du drapeau tricolore et le devoir de récupérer l'Alsace et la Lorraine. Et puis tout le monde disait qu'à Noël ce serait fini... Tu parles, foutaises, ils nous ont bien eus ! Deux ans après sa mobilisation, il a été tué à la bataille de la Somme ¹. On a à peine eu le temps de lire l'avis de décès apporté par le gendarme que déjà l'orage menaçait. Il a fallu se dépêcher de moissonner. J'ai pleuré tout le jour et ma faux tranchant les épis de blé me faisait l'effet de la mort fauchant mon fils et tous les autres.

Émilie avait pris sa Mémé dans ses bras, respiré son odeur délicate de savon.

— Et puis on n'a jamais pu récupérer son corps... intransportable, ils nous ont dit, intransportable... on a bien compris ce que ça voulait dire. Il est resté là-bas, loin de nous, dans un de ces cimetières militaires.

— Je sais, Mémé, je sais, avait murmuré Émilie.

— On a continué à se tuer à la tâche, avait soupiré la vieille dame en regardant sa petite-fille se coiffer.

— Qu'est-ce que tu ressembles à ta mère quand elle était jeune...

1. Engagée le 1^{er} juillet 1916 par les Anglais et les Français, l'offensive visait à soulager le front de Verdun en obligeant les Allemands à y transférer des troupes.

Et sans transition, la Mémé avait repris le fil de son histoire, comme la ligne d'une cicatrice qu'on aime suivre et caresser :

— Après la mort de Robert, le cœur n'y était plus car on perdait aussi l'espoir de voir la ferme continuer après nous. Ton grand-père a juste eu le temps de voir la victoire et de faire flotter le drapeau tricolore sur l'auberge. Un mois après, la grippe espagnole¹ l'a terrassé, probablement amenée par un gars de passage. Si Robert était rentré vivant de la guerre, tout aurait été différent.

Émilie n'entend plus le bruit du moteur de la camionnette, elle repense à cet oncle qu'elle n'a pas connu et qui a toujours pris tant de place dans le cœur de sa Mémé. Tant de place qu'il n'y en a plus eu pour sa fille Mathilde et encore moins pour celui qu'elle a épousé, Jean Roche, le père d'Émilie.

Elle est sortie de sa rêverie par son chauffeur.

— Te voilà rendue au Teil, la fabrique est là.

— Merci d'avoir fait le détour pour moi, monsieur Der-Loughian.

— Bon courage à toi, Émilie, il t'en faudra pour travailler à l'usine.

1. Pandémie surnommée « grippe espagnole » qui s'est répandue à l'échelle mondiale entre 1918 et 1919 et qui a causé la mort de trente millions de personnes (trois fois plus que la Première Guerre mondiale).

— Je le sais, se hâte-t-elle de répondre, tout le monde me l'a dit.

— Allez, le moment venu, je te mettrai de côté une barquette de tes fruits préférés : fraises de Carpentras et chasselas du Thor, c'est ça ?

— Oui, sourit Émilie touchée par cette attention, ce serait très gentil.

— Maintenant, je file. Si je veux avoir les plus beaux fruits et légumes, je dois arriver parmi les premiers.

— Bien sûr, à bientôt, merci encore.

Émilie regarde s'éloigner la camionnette qui traverse le pont sur le Rhône pour rejoindre le marché aux primeurs de Montélimar. Elle s'avance vers un grand bâtiment de briques, l'usine textile où elle espère être embauchée. Les brumes du fleuve enlacent les petits groupes de femmes qui piétinent en attendant l'ouverture des grilles. Émilie frissonne un peu de froid, un peu d'appréhension, et resserre son manteau sur elle. Le portail s'ouvre enfin. Elle suit le flot des ouvrières et se présente au chef d'atelier campé devant la toute nouvelle pointeuse. Elle lui tend la lettre de recommandation qu'un pharmacien de Privas lui a faite.

— Venez dans le bureau, je vais chercher le responsable.

Émilie reste debout, sans même poser sa valise, puisqu'on ne l'y a pas invitée.

— Je suis le responsable du personnel, annonce l'homme en costume qui entre dans la pièce. J'ai lu le courrier de monsieur Valentin, le pharmacien qui vous recommande...

— J'ai travaillé pour lui à l'officine, précise fièrement Émilie.

L'homme fronce les sourcils, irrité d'avoir été interrompu.

— Ne me coupez pas. Vous vous appelez Émilie Roche, vous avez quinze ans et vous n'avez aucune expérience dans le secteur du textile, c'est ça ?

— Oui, monsieur, lâche-t-elle, contrite.

— Bien, vous n'êtes pas sans savoir que cette crise économique qui dure depuis cinq ans¹ rend notre situation très aléatoire : on embauche et on débauche selon les besoins. Je vous prends aujourd'hui, mais, malgré toute l'amitié que j'ai pour monsieur Valentin, ça ne veut pas dire que vous serez là demain, c'est bien compris ?

— Oui, monsieur.

— Vous serez payée à l'heure, on travaille de 8 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures, ça fait combien ?

— Huit heures par jour, monsieur.

1. La crise économique de 1929, venue des États-Unis, s'est propagée à l'ensemble du monde et a touché la France à partir de 1931.

— Du lundi au samedi, soit au total pour la semaine ?

— Quarante-huit heures, monsieur.

— Bien. Sachant que l'on va tout devoir vous apprendre, vous toucherez 1,25 franc par heure, cela donne ?

— ...

— Alors ? monsieur Valentin dit que vous êtes douée.

Émilie sent l'angoisse qui monte. Elle ne doit pas se tromper... 1,25 multiplié par 48... Ah ! Si elle avait le petit livre de calcul du pharmacien, celui où chaque valeur est multipliée jusqu'à 1 000.

— Cinquante-six francs par semaine, avance-t-elle timidement.

L'homme se gausse.

— Vous mériteriez que je vous paye ce tarif ! Ça a son certificat d'études et ce n'est même pas capable de compter.

Émilie serre les poings pour retenir sa colère, ne rien laisser paraître. Elle baisse la tête sur ses bottillons usés qu'elle a soigneusement cirés.

— Ça fait soixante francs par semaine ou tout simplement dix francs par jour. La contremaîtresse va vous accompagner au vestiaire, c'est elle qui vous assignera un poste.

Émilie reste debout sans bouger.

— Alors ? Ne restez pas bêtement plantée là, siffle-t-il en accompagnant ses paroles d'un geste de la main.

Elle regagne le grand vestibule, le cœur battant, le rouge aux joues, sa petite valise serrée fort dans son poing.

Les poings serrés, c'est son père qui lui a appris. Il voulait un garçon et c'est elle qui est arrivée. Sa mère était contente : « Au moins une guerre ne nous la prendra pas », répétait-elle pour le consoler. Ce regret qu'il a eu, il l'a compensé en lui apprenant sa passion, la boxe. Lorsqu'elle était enfant, il la conduisait dans la grange qui sentait le foin et la chèvre. Là, sous le regard attentif des biquettes, il enfilait ses gants de boxe, sa fierté du temps où il était champion d'Aubenas. Il en avait confectionné des petits pour elle. Il fallait la voir avec ses couettes et sa jolie robe fleurie lancer ses poings contre le sac de sable en cadence avec lui. Lors d'un combat, juste avant la guerre, il avait perdu un œil. C'était le drame de sa vie, il n'était plus jamais remonté sur un ring. C'était pourtant ce qui l'avait sauvé du front : il avait fait la guerre à l'arrière, dans les usines, mais ça lui avait toujours pesé sur le cœur de ne pas avoir pu se battre. La Mémé lui en avait toujours voulu pour ça : tandis que son fils se battait puis mourrait pour la Patrie, le boxeur,

l'ouvrier, le planqué, marmonnait-elle, venait faire la cour à sa fille.

Devant le sac, son père lui apprenait à serrer les poings, et quand, fatiguée, elle réclamait de sortir ou d'aller jouer avec les chevreaux, il lui disait : « Sois fière, ne pleure pas, serre les poings. »

Alors elle a toujours su serrer les poings, refouler les larmes et ce ne sont pas les remarques blessantes du responsable qui lui ôteront l'envie de commencer une nouvelle vie. Une nouvelle vie faite de labeur bien sûr, mais aussi d'indépendance.

Chapitre 18	167
Chapitre 19	181
Chapitre 20	191
Chapitre 21	207
Chapitre 22	213
Épilogue.....	217
Remerciements.....	219

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° édition : L.01EJEN000470.N001
Dépôt légal : janvier 2011
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse